

## Ce que je dois à la ratoureuse beauté

Laurie Bédard

Numéro 327, printemps 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92848ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bédard, L. (2020). Compte rendu de [Ce que je dois à la ratoureuse beauté]. *Liberté*, (327), 71–71.

# Ce que je dois à la ratoureuse beauté

Laurie Bédard

**L'**Oie de Cravan faisait paraître cet automne une fort belle sélection de poèmes de Michel Garneau. Pour en arriver à cette collection, minutieusement constituée par le poète et dramaturge, il a forcément fallu choisir parmi d'innombrables textes écrits au cours d'une carrière longue de soixante ans. C'est sans doute par instinct que se sont alignés ces poèmes, passant sans fracas du souvenir d'enfance aux grands vertiges de l'âme, et c'est avec plaisir j'ai suivi ce parcours étonnant.

*choix de poèmes (pas trop longs)* est un de ces livres que j'ai envie de laisser traîner longtemps dans mon environnement, loin des étagères mortifères de la bibliothèque. La tentation de retourner flâner entre ses pages n'est jamais loin. C'est peut-être la grande disparité des poèmes qui confère au recueil un effet de plénitude; il semble qu'on ne finit jamais de défricher ces traces d'expériences, de passer d'une époque à une autre, d'un sentiment à un autre, et d'en peser les changements. Il y a quelque chose qui m'émeut dans la possibilité d'avoir un vif accès à ces éclats de pensée, à ces histoires très personnelles, qui sont racontées avec une indéniable force : celle de la justesse des sens. L'écriture de Garneau est marquée d'une grande sensualité, c'est-à-dire qu'elle donne habilement à voir, à goûter, et à ressentir. Il y a aussi la musicalité de la langue qui, accordée au ton familier, fait qu'à mes oreilles, ses textes sonnent comme des chansons cent fois chantées. On a l'impression que toute la vie s'y trouve, et elle y est donnée à lire avec une simplicité émouvante. C'est un livre qui partage des bribes d'expérience, et qui nous invite à user ses pages jusqu'à la reliure.

Au long du trajet, les poèmes narratifs côtoient une sorte de délire de la langue obstinée, car Garneau n'est pas qu'un simple poète du joul. Fort d'une flagrante érudition, l'enfant terrible de la poésie de l'ordinaire expose la langue populaire sous un éclairage particulier, qui la colore autant par le lyrisme que par l'humour. On y découvre une atmosphère familière, des réflexions vives, touchant autant l'élégante (ou non) banalité du quotidien et l'évocation tendre et mélancolique de l'enfance que les grandes questions comme l'amour et la mort.

la mort porte les yeux perçants de nos suicidés  
dont l'exigence nous a dépassés en réclamant  
notre amour minable

[...]


la mort me chante que je t'aime et que je suis seul  
et plus doucement murmure que comparé à elle  
je te connais

L'auteur y contemple les femmes avec une grande passion. Je suis personnellement de celles qui ont

tendance à rouler violemment des yeux devant les poèmes « de muses ». C'est pourtant un des aspects les plus touchants de l'œuvre de Garneau. L'auteur, bien conscient de faire le ratoureux, le soulignant à grands traits comme on exagère à la blague un clin d'œil, réussit à me voler de larges sourires et, finalement, j'ai envie de rire aux éclats et de tout apprendre de ces histoires de séduction. Il n'est pas donné à tous les poètes de savoir adorer les femmes, les « filles menthes », les belles inconnues, « la folie des chevilles, des cheveux » avec classe et honnêteté. Si la figure de la muse sert bien souvent de béquille aux hommes trop bêtes pour se passer de son reflet, chez Garneau, on sent que la beauté du monde englobe celle des femmes, et bouillonne d'abord en son cœur, qu'il est « pour de vrai sans défense », et qu'il ne fait que partager cette beauté.

et j'avalais la fumée rituelle  
en biberonnant des petites bières  
bien fraîches et douces et syndiquées  
et tu es sortie de la salle de bain  
vaporante avec des cheveux de loutre  
et tu as mis ta robe de présence

Ce qui rassemble ces poèmes choisis, c'est une sorte de convivialité. On se retrouve au cœur de joyeuses souleries, de vertigineux coups de foudre. On plonge avec délectation dans des souvenirs de festins et de baignades dans le petit matin, ou alors on se retrouve bouleversés par une histoire de « sannouiches aux tomates ». Impossible de se sentir seul devant la vérité, cette « abstraction contondante » et éperdument touchante que cette poésie charrie.

On serait bien fous de passer sous silence l'importance, dans ce recueil, du jeu langagier, qu'on pourrait croire daté, par rapport à la poésie actuelle, mais qui se tient bien loin de « toutes ces vieilleries qui flottent / dans le formol de la Culture ». La rime, la répétition, le calembour, l'agencement d'éléments issus de divers registres de langue (avec un plaisir manifeste et parfois grinçant) sont partie prenante de la poétique de Garneau, et témoignent de la grande virtuosité avec laquelle il arrange les mots. La langue de Michel Garneau est dégourdie : de son usage se déploie une liberté contagieuse, on l'imagine alors se tordre d'un rire joyeux en écrivant des histoires de « chevaux ». Elle est aussi un espace d'appropriation identitaire, personnelle et culturelle, en regard, par exemple, de la langue de Cohen, qui « riait en anglais »... Elle donne lieu chez moi à une nostalgie de quelque chose qui ne m'appartient pas, et peut-être est-elle meilleure comme ça, puisque je la rêve et l'espère selon ce qu'il m'est permis de goûter au creux de ces vers. 

**Michel Garneau**  
**choix de poèmes**  
**(pas trop longs)**  
*L'Oie de Cravan*, 2019, 408 p.